

## Naissances de la philosophie politique et religieuse

Author : Anne-Marie Liger

Categories : [Philo Contemporaine](#)

Date : 17 mars 2017

**RECENSION : Véritable guide de lecture, ce compte rendu par Anne-Marie Liger de la nouvelle édition augmentée du livre d'Anne Baudart (1) *Naissances de la philosophie* prend le lecteur par la main pour le conduire à travers quatre « fondations » qui mènent au nouage entre philosophie politique et philosophie religieuse.**

**politique et religieux** Pour aller plus loin : Anne Baudart, [Naissances de la philosophie politique et religieuse](#), éd. Le Pommier, 2016.

Pourquoi, dix ans plus tard, Anne Baudart a-t-elle décidé de donner une nouvelle forme à son écrit *Naissances de la philosophie politique*. Athènes, Rome paru en 2006 ? La réponse apparaît dès le titre de l'essai de 2016 *Naissances de la philosophie politique et religieuse* avec l'appellation nouvelle de « philosophie religieuse » . Dès la préface, Anne Baudart répond à notre étonnement : « Le politique et le religieux, qu'ils le veuillent ou non [...] ne peuvent totalement s'ignorer. Ils sont, à l'écoute, peut-être à l'entente, pour servir un destin de paix des individus, des peuples et des États. » (p.10). Notre société actuelle, celle du « vieil Occident » (p.9) est en pleine mutation « face aux récents bouleversements nés du dernier monothéisme venu d'Orient : l'islam », autre religion de « frères », l'identité chrétienne, aux racines judéo-chrétiennes, s'oblige à s'examiner en profondeur et à révéler ce qui fait sa spécificité (p.10).

### Itinéraire : histoire de quatre fondations

Une analyse fine et pertinente nous invite donc à faire un retour sur les fondements politiques, culturels et religieux de notre Empire Monde. Nous sommes conduits sur le chemin des origines, leur développement, mais aussi leur effondrement. Ce récit peut nous mener aujourd'hui vers

l'ébauche de ce Monde nouveau, politique, multiculturel, religieux, celui du vivre-ensemble auquel la réflexion philosophique donne sens, en bousculant les idées reçues pour déboucher sur « une leçon éthique forte » (p.39). La transmission de cet héritage, héritage qui n'est pas comme celui du poète René Char, « précédé d'aucun testament », nous devons nous y attacher pour « qu'il prenne place dans la voie d'un progrès culturel et spirituel dont nous portons la responsabilité du développement. » (p.40) Platon ouvre la voie à la philosophie politique après le procès en -399 conduisant injustement à la condamnation à mort de Socrate, ce dernier ayant affirmé – dans un régime démocratique : régime de liberté et d'égalité – « une éthique supérieure à la morale sociale »! (p.44) La mort du philosophe devient objet d'interrogation car elle montre les difficultés à « instaurer un vivre et un être-ensemble, un enseignement moral et religieux, qui renvoie au « Connais-toi toi-même » et à la divinité qui est en soi. »(p.75)

Les débuts ont lieu en Grèce, ils sont ceux de la royauté mycénienne du XVe au XIIe siècle avant

notre ère, suivie de la période homérique (XIIe-VIIIe siècles) : le « Moyen Âge grec », puis de l'âge

dit « archaïque » (VIIe-VIe siècle), âge « des mutations économiques, sociales, religieuses,

politiques » (p.105). Du VIe au IVe siècle, à l'âge classique, apparaît l'avènement de la démocratie athénienne, son développement puis son déclin jusqu'à la capitulation d'Athènes devant Sparte en 404 avant notre ère, conséquence des ravages des trente années de la guerre du Péloponnèse. « La magie d'Athènes ne faiblit pas, son aura intellectuelle, littéraire, politique, philosophique », (p.67) s'étend sur les bords de la Méditerranée jusqu'à Rome où celle-ci décide de rejeter en 510 avant notre ère la domination royale et de proclamer la République qui, elle, durera six siècles. En l'an -4 de notre actuelle datation, naissance de Jésus en Palestine, alors province romaine. Jésus est l'« âme » d'une religion nouvelle : le christianisme, dont on a vu la popularité se développer dans le monde romain et engendrer une véritable « révolution ». Le 24 août 410 après Jésus Christ, la prise de Rome par Alaric, roi des Wisigoths, annonce la fin de l'Empire romain qui aura lieu en 476.

De cette longue histoire des fondations qui sont au nombre de quatre : « Athènes », « la République de Rome », « Rome, l'Empire et le christianisme » et « Une ère nouvelle » surgit la philosophie politique et religieuse. Celle -ci est relatée par l'auteur au travers des dires et écrits de grands hommes, philosophes ou politiques à commencer par Socrate, son disciple Platon, puis Aristote, le sénateur-consul et philosophe, Cicéron, Augustin philosophe et théologien, pour conclure avec l'apôtre Paul.

## Fondation I : Athènes

Le questionnement sur les origines est, pour l'auteur, le propre de la démarche philosophique. Aussi « les commencements inauguraux et les aléas de la démocratie grecque, de la République romaine, de l'Empire, de la *res publica christiana*, l'intéressent-ils au premier chef» (p.42). Or ce regard sur le passé influence notre modernité héritière du legs des origines. C'est là l'intérêt majeur de l'ouvrage.

« Entre le VIII<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècles avant notre ère, naît, en Grèce, la Cité-État (*polis*) (p.85) ». Ce sont « l'importance dévolue à la parole, la consécration d'un espace public l'*agora*, la recherche d'un bien commun, le rôle assigné à l'écriture pour la rédaction des lois, une autre conception de la sagesse qui, peu à peu, s'ouvre à un plus grand nombre » qui nous amènent au passage du pouvoir détenu par un seul homme à celui « d'un acteur collectif de la vie politique : le *demos* ». Ces nouveautés – première fondation – donnent naissance à la politique pensée peu à peu comme la « chose de tous les citoyens », complétée par l'apparition de sages « maîtres de vérité », sortes de médiations entre le divin et l'humain, poètes et prophètes à la fois » (p.103) qui proposent un savoir de vérité à partager, « augurent de la prochaine *philosophia* ».

« L'âge d'or » de la démocratie directe athénienne connaît une certaine apogée durant le règne de Périclès. La parole – *logos* – se voit libérée, mais cela n'empêche pas, chez un grand nombre, une certaine apathie que Périclès va combattre en instituant des rémunérations publiques pour quelques-unes des fonctions civiques. Cette pratique est dénoncée par Platon car elle transforme la politique en métier (p.131).

Lentement cet équilibre exemplaire réalisé au Ve siècle avant notre ère va se fissurer, « le *demos*,

peu à peu, se fatigue de la vertu et se mue lentement en *ochlos*, foule bigarrée aux intérêts diversifiés et contradictoires, la corruption s'installe sur maints fronts et la politique se professionnalise à outrance » (p.140). Platon s'insurge contre cette anarchie intégrale où « personne ne veut obéir ; tous veulent commander ».

Telle est devenue l'Athènes démocratique, « celle qui a condamné Socrate, sans savoir vraiment ce qu'elle faisait », sauf qu'elle était persuadée de respecter le principe d'égalité entre tous les citoyens ; or par cet acte de condamnation « elle se fourvoie dans l'appréciation du bien politique et moral qu'est la justice. » La justice véritable est proportion, égalité géométrique. (p.151). Socrate est habité par la passion du Juste.

Platon et son proche disciple Aristote « examinent les conditions du meilleur vivre ensemble » : finalité de la politique, ce qui est pour Aristote « le bien proprement humain ». Pour cela l'éducation se tient au centre des préoccupations de deux philosophes grecs, comme elle le sera pour les successeurs anciens et « modernes » (p. 168). Pour Platon « l'éducation est vue comme ce qui parvient à élever la naturalité politique de l'individu humain jusqu'à la citoyenneté » (p.157).

Reste la question fondamentale à laquelle la philosophie grecque cherche à répondre et qu'elle transmettra au monde : est-ce, « pour l'homme fait pour vivre avec d'autres que lui », la loi naturelle ou les normes artificiellement sociales du politique, qui déterminent le vivre-ensemble ?

## **Fondation II : la république de Rome**

Quoi qu'il en soit la politique est ce qui a trait au domaine public ; elle s'incarne, au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, à Rome qui « expulse » ses rois et fonde *lares publica* : avènement d'un espace public de nature politique. La République s'étend à Rome sur six siècles de transformations sociales, d'expansions militaires et territoriales. Malheureusement, la République connaît en son

sein des luttes fratricides qui font réagir, au I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, Cicéron, « fidèle disciple de ses maîtres grecs, Platon et Aristote ». Il reprend la critique platonicienne de la tyrannie du peuple (*De Republica*). « Il se pose en borne de rappel des vertus primitives de la République », il valorise la loi, seul « vrai lien de la société politique » ainsi que la sagesse, « apanage des meilleurs ». Cicéron a œuvré pour maintenir vivante la « chaîne sacrée » de la tradition par la tentative d'un retour aux commencements ; il n'est pas entendu et meurt assassiné en 43 avant notre ère au moment de l'installation au pouvoir d'Auguste *Princeps*. Ce dernier proclamera l'Empire de Rome – l'Empire d'Occident – qui connaîtra cinq siècles d'existence.

## **Fondation III : Rome, l'Empire et le christianisme**

Si cette période voit resurgir la grandeur de Rome, ses conquêtes et son expansion territoriale, apparaît peu à peu une religion populaire : le christianisme, « perçue par les politiques comme un foyer possible de dissidences à combattre et à museler ». C'est le commencement des persécutions, en particulier sous Néron (37-68 de notre ère), ce qui n'empêche pas le christianisme de se répandre dans tout le bassin méditerranéen.

Au Ve siècle à Carthage, sur la terre africaine, province de Rome, domine la stature d'Augustin, qui réalise à lui tout seul le croisement culturel du paganisme et du christianisme. Le philosophe nourri par la tradition gréco-latine, après une jeunesse « païenne » se convertit, devient évêque d'Hippone et assiste, accablé, au déclin de l'Empire romain. Augustin est tiraillé par ce que vit la Rome chrétienne, attirée à la fois par les séductions du paganisme et par sa volonté d'instaurer une politique « pure ». Son immense ouvrage *La Cité de Dieu* relate implicitement les difficultés rencontrées, la lutte entre le Bien et le Mal pour chaque homme mais invite le peuple de Rome à opérer une conversion.

La voie « archéologique », celle des premiers commencements, qu'Augustin attribue à Platon, la voie du paganisme est porteuse d'une valeur indéniable, celle de « disposer au christianisme ». Ainsi Augustin reconnaît que Rome a participé, même pécheresse, à l'œuvre du salut : la preuve en est donnée par « la signification providentialiste accordée au sac de Rome de 410, orchestré par Alaric ». Le philosophe chrétien veut convertir le mal en bien. Il instaure la première philosophie de l'histoire. Il crée une « métahistoire » qui fait que « commencement et fin de l'histoire des hommes forment un cercle marqué du sceau temporel du retour, plus que du progrès : le commencement est le commencement premier, révélé, d'essence religieuse, celui de la création de l'homme et du monde » (p.237).

Rome, la ville-monde, la *res publica pagana*, témoigne des effets provoqués par le christianisme mais elle est aussi héritière de la sagesse grecque. Est-il possible de concilier l'enseignement chrétien et la sagesse du philosophe Socrate ?

## **Fondation IV : une ère nouvelle**

La quatrième fondation étudie ce « passage » à une ère nouvelle et cette métamorphose qui s'opèrent à Rome : l'émergence de la *res publica christiana* qu'Augustin espère de ses vœux. La République romaine est dans l'ignorance des Écritures et de leur pratique ; elle ne peut adhérer à un universalisme d'amour (*agapè*) présenté par l'apôtre Paul : « ni Juifs, ni Grecs, ni Barbares » et dont le Christ ressuscité est le fondateur. Il s'agit d'un retour « *revolutio* », non vers les origines de la république, mais vers « l'auteur de toutes choses ». Paul le rappelle dans l'Épître aux Romains

(XIII, 1-2) : tout pouvoir repose sur la transcendance divine. Une seule Loi : « Tous frères ». La charité – *agapè* – n'est-elle pas « la loi dans sa plénitude » (Romains, XIII, 10) ? (p.291)

Si ce récit des quatre fondations débutait avec le philosophe Socrate, il se termine avec Paul, apôtre chrétien. L'un et l'autre « constituent deux figures de proue dont l'universalisme du sujet est sans doute l'axe de référence le plus fécond qui les relie à jamais » (p.300).

Anne Baudart, dans ce nouvel ouvrage, nous ouvre à un horizon plus large en faisant dialoguer la philosophie politique chrétienne et la philosophie politique païenne. C'est ce lien nouveau qui renaît sous la plume de l'auteur et qu'avait su faire en son temps « Paul de Tarse, le converti, en faisant la part belle aux vertus grecques ». Un nouvel universalisme, de facture spirituelle, prend corps dans l'histoire des hommes.

(1) Agrégée de philosophie, Anne Baudart est professeur de chaire supérieure (ENS/Ulm) et maître de conférences à Sciences Po Paris. Secrétaire générale de la Société française de philosophie (SFP), vice-présidente de l'Association internationale des sociétés de philosophie de langue française, elle est aussi membre du comité de rédaction de la *Revue de Métaphysique et de Morale*. Auteure de nombreux ouvrages, elle a reçu le Prix Moron de l'Académie Française pour *La morale et sa philosophie* (éd. Flammarion, 1998 ; rééd. Vrin, 2004).

[© Anne-Marie Liger et Mezetulle, 2017 : ce texte a été originellement publié dans le blog de Catherine Kintzler.](#)